

## Analyses d'ouvrages

---

### **SCIENCES, MEDECINE ET PHARMACIE DE LA REVOLUTION A L'EMPIRE (1789-1815)** par P. Huard.

(Un vol. relié, 384 pages, 18 pl. H.T. en couleurs et 154 reproductions en noir. Les éditions R. Dacosta, Paris, 1970.)

L'actualité rétrospective de ce livre conçu sous le signe de « l'année impériale » retiendra l'attention de tous les lecteurs éclairés, profanes ou non. La prodigieuse érudition du professeur Pierre Huard en matière d'histoire des sciences est une caution absolue de sa valeur documentaire. Il s'inscrit, d'autre part, à une place privilégiée dans la collection médico-historique — riche déjà d'une dizaine de titres — que l'éditeur Roger Dacosta sait si opportunément présenter sous la forme d'ouvrages d'art admirablement illustrés et de livres scientifiques très étoffés, tout en demeurant à la portée du public le plus large.

Dans une première partie nécessairement cursive, mais complétée par un remarquable relevé chronologique des acquisitions et découvertes, l'auteur évoque l'extraordinaire développement qu'ont connu, à cette époque particulièrement féconde, les sciences exactes (mathématiques, astronomie, physique, chimie) et les sciences naturelles (minéralogie, botanique, biologie animale, anthropologie). Une place est réservée aux nombreux voyages scientifiques qui ont contribué à mieux faire connaître les ressources naturelles et humaines des pays d'outre-mer. L'accent est mis ensuite sur certaines grandes innovations technologiques dont l'aérostation, la machine à vapeur, le tissage mécanique, l'industrialisation de la chimie naissante ne sont que quelques exemples entre beaucoup d'autres.

Le deuxième chapitre traite abondamment des vicissitudes que les services de santé militaire et navale ont éprouvées, dans une période à la fois généreuse et cruelle, du fait des hasards de la politique et des exigences nouvelles créées par les guerres nationales de la Révolution et de l'Empire. Les plaies de guerre et leur traitement, les maladies collectives métropolitaines ou exotiques sont étudiées avec toute la compétence d'un chirurgien instruit par une longue expérience acquise aux armées et dans les pays chauds.

La pièce maîtresse de l'ouvrage est, bien entendu, l'important chapitre consacré à la médecine, à la chirurgie et à la pharmacie civiles. Il est malheureusement impossible d'en donner ici une analyse, même sommaire, tant la substance est riche et variée. Les faits et les idées sont exposés avec un sens aigu de la critique historique, de façon aussi claire que précise et dans un style que son élégance autant que sa simplicité rendent fort agréable. Ce troisième chapitre est en fait un inventaire très complet — pour ne pas dire exhaustif — de ce qu'a été la médecine française au cours d'un quart de siècle décisif pour elle et qui, à ce titre, « méritait une certaine autonomie ». Rien ou presque n'y manque pour qui est en quête d'une idée générale ou d'un renseignement de détail. L'ensemble n'en obéit pas moins à un enchaînement logique et parfaitement articulé. Et l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir intentionnellement évité de restituer « les biographies connues et encombrantes » des grands maîtres de l'époque dont il se borne à

situer les œuvres essentielles (on retiendra notamment les excellents passages relatifs à celle de Bichat), « pour préciser, au contraire, quelques détails de la vie des obscurs et des oubliés qui doivent figurer dans la reconstitution d'un ensemble dont ils ont été peu ou prou, les artisans ».

Vient ensuite un chapitre fort original et instructif sur la place des gens de santé au sein de la nation française en cours de rénovation et dans la vie politique agitée du temps, sur leur vie professionnelle, leur statut social et leur situation matérielle.

En une sorte de post-face prolongée, la dernière partie évoque les rapports du général Bonaparte, du Premier Consul et de l'Empereur avec ses médecins et ses chirurgiens, depuis l'École de Brienne jusqu'au misérable épilogue de Sainte-Hélène, en fonction de sa propre pathologie qui fait encore l'objet de tant d'extrapolations hasardeuses. Cet aspect « médical » de la vie de Napoléon est à confronter avec l'attitude générale du maître de l'heure à l'égard de la médecine.

Des tableaux documentaires complètent judicieusement la matière de chaque chapitre. L'iconographie est remarquable tant par son abondance que par son choix et sa qualité. La bibliographie est copieuse. Le nouvel ouvrage magistral que nous offre le Professeur Huard devient désormais la source à laquelle devront se reporter tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine française à la charnière du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècle — et plus généralement tous ceux qui cherchent à s'informer sur cette période cruciale dans le développement de notre patrimoine culturel et scientifique.

Charles COURY.

**D. P. Hillemand. — Pathologie de Napoléon - Ses maladies - Leurs conséquences**  
13 × 19 cm, 251 pages, 2 figures. La Palatine, 1970. Prix : 19 F HT.

Spécialiste de l'histoire napoléonienne et gastro-entérologue réputé, le Docteur Hillemand, médecin des hôpitaux de Paris, avait une double compétence à exposer la pathologie de Napoléon à laquelle d'innombrables études ont déjà été consacrées, sans épuiser cet inépuisable sujet. Son excellent ouvrage est divisé en trois parties.

La première traite des affections et troubles mineurs (troubles urinaires, constipation, hémorroïdes, dermatose, tics, paludisme, tuberculose pulmonaire, maladies vénériennes, œdèmes, scorbut, catarrhes, troubles dentaires, blessures, troubles neuro-psychiatriques).

La dysurie de Napoléon était très ancienne. Elle cédait généralement à des bains chauds. Mais elle se présentait quelquefois sous forme de crises aiguës l'empêchant de monter à cheval. Au moment des batailles de la Moskowa et de Borodino, elle lui interdit d'exploiter à fond sa victoire. P. Hillemand croit à une petite vessie neurologique et hypertonique, avec poussées de cystite à colibacilles dues à sa constipation invétérée. Celle-ci s'accompagnait d'hémorroïdes procidentales qui l'obligeaient quelquefois à marcher les jambes écartées et à préférer une calèche à la selle de son cheval. La crise hémorroïdaire de Waterloo empêcha

l'Empereur de prendre, lui-même, la direction de la bataille et de coordonner l'action de ses lieutenants. L'historien doit en tenir compte. Sont ensuite discutées l'épilepsie (à laquelle l'auteur ne croit pas), le paludisme, la tuberculose pulmonaire (probable entre 1793 et 1803), les maladies vénériennes (peu vraisemblables) et les blessures et les accidents de Napoléon. Le fameux pouls lent permanent est mis en doute.

La seconde partie est consacrée au syndrome neuro-endocrinien des deux dernières années (obésité ; sexualité ; troubles endocriniens ; pâleur de la face ; modification du caractère).

Passé sous silence par les auteurs français, il a été mis en lumière par les Anglo-Saxons et, en particulier, par Guthrie (1913). L'auteur lui attribue un rôle décisif dans les événements qui se sont déroulés à partir de 1811. Après 1815, le syndrome devient de plus en plus grave. Il est attribué à une tumeur atteignant soit le lobe antérieur de l'hypophyse, soit la région inguillulo-tubérienne. Elle expliquerait l'obésité de type gynoïde avec somnolence ; l'hypertension intracrânienne avec céphalée, vertiges et troubles auditifs ; l'insuffisance gonadique avec atrophie des organes génitaux et fugidité ; l'insuffisance thyroïdienne avec chute des poils, pâleur, frilosité, constipation, troubles du caractère et perte de volonté. Tous ces troubles sont notés, vérifiés et présentés d'abord analytiquement, puis synthétiquement. Bien que ce diagnostic n'ait pas encore été confirmé par une radiographie de la selle turcique (qui pourrait mettre en évidence la tumeur hypophysaire), il mérite d'être retenu et il explique, en partie, les catastrophes qui se succédèrent de 1812 à 1815. Diminué corporellement et physiquement, et conscient de sa déchéance, l'Empereur n'est plus le héros capable de concevoir de vastes projets dont il maîtrise et contrôle les moindres détails et qu'il impose à son entourage. Il hésite, il change d'avis, il somnole aux moments décisifs, il rêve au lieu d'agir. En outre, il devient dur d'oreille et impuissant. Il n'a cependant que quarante-six ans.

Les troubles gastriques sont le sujet de la troisième partie de l'ouvrage. L'auteur commence par établir un fait qui jusqu'ici n'avait pas été mis en évidence : la famille Bonaparte fut une famille d'ulcéreux beaucoup plus que de cancéreux, ainsi que le montre le tableau généalogique de la page 133. Il essaie ensuite d'établir une chronologie des troubles gastriques de l'Empereur : début de l'ulcère gastrique, 1802 ; perforation bouchée par le lobe gauche du foie, survenue soit en 1806 (à Varsovie), soit en 1813 (à Leipy ou à Dresde) ; silence relatif entre 1813 et 1817. A Sainte-Hélène, la maladie réapparaît sous une forme nouvelle et avec de nombreux symptômes, de juin 1817 à octobre 1820. A partir de 1820 commence la phase terminale et irréversible. P. Hillemand n'a pas de peine à nier la thèse de l'empoisonnement et de l'abcès du foie. La sienne rejette le diagnostic d'ulcère. Elle admet que l'ulcère de Napoléon, ulcère de la petite courbure, perforé et bouché bien avant l'arrivée à Sainte-Hélène, a subi, dans l'été, dégénérescence cancéreuse. Ce diagnostic d'ulcère dégénéré avait d'ailleurs été celui de Sir John Paget (1889), de Chaplin, de Thooris, de Cunéo, de Pauchet, de Ganière, etc. Il s'oppose notamment à celui de J.Y. Groen et de Godlewski qui ont soutenu la thèse de l'ulcère calleux en se basant sur les périodes d'amélioration et d'aggravation de la maladie. P. Hillemand leur répond que cette évolution est rare mais qu'elle a été signalée par Moutier sous le nom de cancer en palier. Il reconnaît, d'ailleurs, que sa position personnelle le conduit à admettre, chez Napoléon, la coexistence de deux tumeurs indépendantes, l'une cérébrale, évoluant lentement depuis une dizaine d'années ; l'autre gastrique, devenue maligne vers 1817. Cette éventualité est évidemment exceptionnelle et, dans le cas présent, n'est pas for-

mellement démontrée, du moins en ce qui concerne la tumeur cérébrale. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage de P. Hillemand fera date dans l'histoire médicale de l'Empereur à laquelle il apporte une contribution d'une valeur exceptionnelle. Je regrette de n'avoir pu en tenir compte dans le livre récent que j'ai consacré, en collaboration avec mon ami le Pr Grmek, aux sciences et à la médecine sous la Révolution et l'Empire.

P. HUARD.

**Edgard E. Bick. — Source Book of Orthopaedics.**

16 × 23 cm, 576 pages, 31 figures. Hafner publishing Company, New-York-Londres, 1968. Prix : 18,5 D. U.S.A.

Publié sous les auspices de la **New-York Academy of Medicine**, cet ouvrage a déjà fait l'objet de deux éditions antérieures, en 1948 et 1960. La présente édition a été enrichie de 600 références nouvelles.

La première partie du volume (pp. 3-88) est consacrée à la chirurgie orthopédique antérieure au 19<sup>e</sup> siècle. Elle comprend quatre chapitres qui traitent de l'éthno-orthopédie et de l'orthopédie antique, puis de cette discipline au Moyen Age, à la Renaissance, aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Les travaux français importants sont toujours cités, comme par exemple ceux de Moreau (de Bar-le-Duc) sur les résections articulaires, et le travail de J.-P. David (de Rouen), exactement contemporain de celui de Pott sur les paraplégies consécutives aux abcès ossifluents du rachis (1779).

Avec la seconde partie de l'ouvrage nous quittons peu à peu le domaine de l'histoire de l'orthopédie pour nous engager, de plus en plus, dans la connaissance des aspects contemporains et actuels de cette discipline.

Cette partie de l'ouvrage est d'ailleurs de beaucoup la plus importante (pp. 91-448). Elle est distribuée en douze chapitres retraçant l'évolution de la chirurgie orthopédique aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Ils sont ainsi répartis : physiologie ; morphologie et génétique ; pathologie ; chirurgie osseuse ; fractures ; chirurgie articulaire ; luxation congénitale et chirurgie de la hanche ; chirurgie de l'appareil neuro-musculaire ; déformations rachidiennes ; déformations du pied ; thérapeutique physique, mécanique, manuelle et médicamenteuse ; développement des hôpitaux et des institutions orthopédiques.

Il y a là une énorme matière bibliographique souvent trop proche de nous pour intéresser, plutôt que l'historien, le spécialiste d'un domaine chirurgical extrêmement varié. Il était donc impossible de tout dire, et l'auteur a essayé de s'en tenir à l'essentiel en éliminant le plus qu'il a pu l'accessoire et le fortuit. Grosso modo, on doit le féliciter d'avoir généralement atteint le but difficile qu'il s'était fixé.

Bien entendu, quelques critiques sont toujours possibles, particulièrement en ce qui concerne les amputations. Elles ne bénéficient que d'un très petit nombre de pages (230-237), laissant presque entièrement de côté l'importante portion de la prothèse. En ce qui concerne la désarticulation interilio-abdominale (D.I.I.A.), l'observation princeps est attribuée à Billroth, sur la foi de Sélég. Or, l'opinion de Sélég est une opinion de seconde main, empruntée à Girard, premier chirurgien ayant obtenu un succès opératoire en 1895. Girard, informé par Berg, assistant

de Billroth, a crédité le grand chirurgien allemand d'une observation à laquelle il n'a jamais fait allusion. Elle fut un échec, n'aurait jamais été publiée et se situerait en 1889 et 1891. E.E. Bick ne fait aucune allusion à la première observation publiée en 1894 par Jaboulay qui conçut le principe et la technique de la D.I.I.A. indépendamment de Billroth. Il parle de Sélig, auteur de la première D.I.I.A. nord-américaine, mais non de Hogarth Pringle qui, de 1900 à 1915, a fait quatre désarticulations avec d'excellents résultats.

Je n'insisterai pas davantage sur les autres omissions et autres erreurs de peu d'importance que j'ai pu relever. Elles n'enlèvent rien à la grande valeur du livre qui mérite parfaitement son nom de **source book of orthopaedics**.

La liliographie est très importante. Outre celle qui est propre à chaque chapitre, il existe une bibliographie générale, un premier appendice donnant la bibliographie ajoutée à l'édition 1968 de l'ouvrage et un second appendice indiquant la liste des principales publications orthopédiques.

Un index des noms et des matières termine cet important travail rédigé avec conscience et compétence par un éminent chirurgien orthopédiste.

P. HUARD.

#### **Compte rendu du Congrès de la Société Américaine d'Histoire de la Médecine Université d'Alabama.**

Le Professeur Joseph Volker, Recteur de l'Université d'Alabama à Birmingham, et le Professeur Richardson Hill, Vice-Président, venus l'année dernière à Paris pour la sortie d'un ouvrage qu'ils avaient édité concernant la **Correspondance de Pasteur et Thuillier**, m'ont généreusement invitée à participer au 43<sup>e</sup> Congrès annuel de l'Association Américaine d'Histoire de la Médecine, qui se tenait dans leur Université, du 1<sup>er</sup> au 4 avril 1970.

Le Bureau de cette Association est ainsi composé : Président, le Professeur Saul Jafcho, de New York ; Vice-Président, le Professeur Whitfield J. Bell Jr., de Philadelphie ; Secrétaire-Trésorier, le Professeur Charles W. Bodener, de Seattle. Cette manifestation, impeccablement organisée, réunit plus de cent membres, nombre d'entre eux faisant partie de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine. Il y avait là, notamment : le Professeur Richard Schryock, de Philadelphie ; le Professeur James Cassedy, de Bethesda ; le Docteur Temkin, de Baltimore...

Vingt et une communications furent présentées concernant les sujets les plus divers, mais le plus souvent étudiant le sens social de la médecine à travers les âges, toujours suivies de discussions. En outre avaient lieu des discours d'inauguration et de conclusions et, chaque soir, lors de brillantes réceptions dans des demeures ou clubs choisis pour leur élégance et leur situation, avec une vue féerique sur la ville éclairée.

Au cours de ce séjour, j'ai pu me rendre compte de l'activité de cette Université d'Alabama, l'une des plus importantes des Etats-Unis, sous la ferme direction du Professeur Joseph Volker. Elle comprend notamment un Centre Médical de classe internationale, avec une riche bibliothèque placée sous la compétente direction de Mrs Sarah Brown et Mrs Hilda Harris. Il y a quelques années cette bibliothèque hérita des riches collections de Lawrence Reynolds pour lesquelles un pavillon spécial fut élevé. Elles renferment des livres rares et des

manuscrits parmi lesquels des autographes inédits de Pasteur, d'où l'ouvrage de l'an passé. Puis d'autres lettres de Pasteur, alors qu'il étudiait les maladies des vers à soie auprès d'Alès, à Pont Gisquet, lettres adressées à Jeanjean, maire d'une localité voisine : Saint-Hippolyte-du-Fort. Ces autographes me furent aimablement communiqués me permettant, grâce à des documents inédits des archives du Musée Pasteur, de présenter une communication accompagnée de projections. Il y a eut des échos dans la Presse locale et le Professeur Volker se propose de la publier. Le Professeur John J. Sharry, Vice-Recteur adjoint de l'Université d'Alabama, eut la complaisance d'en faire la présentation en anglais.

Je restai encore quelques jours à Birmnigham, les archives m'étant largement ouvertes, je pus réunir une riche documentation en vue de travaux futurs.

Témoignage du rayonnement de cette Université, la semaine suivante se tenait un Congrès international de pédiatrie qui se termina par un élégant banquet dans une somptueuse demeure dont Mme Volker vient de terminer l'aménagement avec un goût délicat et qui sera réservée aux hôtes de l'Université.

De la part du Professeur Volker et de ses collaborateurs, auxquels j'exprime toute ma reconnaissance, j'ai reçu un accueil inoubliable par sa générosité et sa délicatesse. Cela me permit de poursuivre mon voyage à travers l'Amérique de l'Est. Après New Orléans et sa végétation tropicale aux bords de l'immense Mississippi, avec un intéressant petit musée de la pharmacie, j'ai été reçue à Saint-Louis par Miss Estelle Brodman, Professeur d'Histoire de la Médecine et Conservateur de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine auprès de l'Université de Washington à Saint-Louis. Elle eut la bonté d'organiser une présentation du Musée Pasteur à l'Ecole de Médecine, suivie d'une Conférence de Presse. Miss Estelle Brodman avait prévu tous les détails de mon séjour à Saint-Louis, me confiant à son adjointe, Mrs Bolef et à Mrs Cummings (Bibliothèque d'Histoire de la Médecine, Conservateur Professeur Walter Baumgarten), et important Musée d'Histoire de la Médecine, Musée historique municipal et précieuses archives sur les origines de la ville, le campus et ses diverses bibliothèques.

En outre, Miss Estelle Brodman eut la bonté de prévenir les personnalités des différentes villes que je devais visiter et, partout, l'accueil fut des plus chaleureux.

A Washington, Miss Emilie Wiggins, de la Bibliothèque Nationale de Médecine de Bethesda, fut mon aimable cicerone dans cette superbe ville, construite sur les plans d'un architecte français, visite de la Bibliothèque du Congrès, modèle pour les bibliothèques du monde. Je fus aussi accueillie par le Professeur James Cassedy, rencontré dans des congrès et à Birmingham. Au Smithsonian Institut, le Professeur Sami Hamarneh me fit les honneurs de son département des sciences médicales et me fit piloter dans les autres départements.

Puis ce fut Philadelphie où la Professeur Elliot Morse, Conservateur de la Bibliothèque du « Physician College », m'introduisit auprès du Professeur Richard S. Schryock, de l'American Philosophical Society, et de son successeur, le Docteur Withfield J. Bell, qui me présentèrent des autographes inédits de Pasteur. Mrs Davies se dévoua pour me faire visiter la ville et les souvenirs historiques de la fondation des Etats-Unis.

Aux environs, à Devon, au Prieuré Regina Mundi des Sœurs de Jésus Crucifié, chargé d'un laboratoire de cytologie spécialisé dans la détection précoce du cancer, je répétai la présentation du Musée Pasteur faite à Saint-Louis.

Ensuite, tout au Nord, à Buffalo, je retrouvai le Professeur Rudolph Siegel, rencontré à Birmingham, grand spécialiste de l'Histoire de la Médecine grecque

et latine. Le Conservateur de la Bibliothèque des Sciences médicales auprès de l'Université, M. Erich Meyerhoff, eut la bonté de me piloter jusqu'aux chutes de Niagara et même jusqu'à Fort Niagara, sur le lac Ontario. Il m'introduisit ensuite dans le Campus et la Maison des étudiants. A Buffalo, j'eus le plaisir de participer au meeting de printemps de la Société d'Histoire de la Médecine « of Western New York », avec une conférence du Professeur Donald C. Bates, professeur d'Histoire de la Médecine de l'Université de Montréal. Il réussit à nous faire une véritable synthèse de l'histoire de la thérapeutique.

A Boston, M. Harold Bloomquist, Conservateur de la Bibliothèque Médicale de l'Université d'Harvard, m'en fit visiter les bâtiments modernes, d'une conception hardie, où chaque lecteur a son box. Il me présenta ses collaborateurs et organisa une réception à mon intention. Je rencontrai là M. de Rosnay, attaché scientifique auprès de l'Ambassade de France, que j'avais piloté naguère au Musée Pasteur. Le lendemain, à Cambridge, visite de l'Université Harvard : le Foggs Museum (l'Ecole du Louvre américaine, avec toutes sortes de laboratoires d'études, où je fus accueillie par son Conservateur, Mrs Agnes Mongan), puis ce fut le Musée d'Histoire Naturelle et le Département des instruments anciens, où je pus discuter avec le Professeur David P. Wheatland et son adjoint, le Professeur Gay, à propos d'un microscope « dit de Pasteur ».

Dans le plus petit Etat des Etats-Unis, celui de Rhode Island, à New Port, un autre Prieuré des Sœurs de Jésus Crucifié organisa également une présentation du Musée Pasteur à laquelle furent conviées des personnalités de la ville, ce que la presse locale ne manqua pas de souligner.

Le voyage se termina par New York où Miss Gertrude Annam, Conservateur de la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, me confia à Mrs Mogerstein, chargée du Département des livres rares (le plus ancien papyrus connu), aux archives je retrouvai aussi des documents concernant Pasteur. Je visitai l'immense Bibliothèque Nationale et la Bibliothèque Pierpont Morgan (autographe de Pasteur) et son Musée, sans oublier, comme dans toutes les autres villes, les Musées des Beaux-Arts et les collections particulières.

Le Professeur René Dubos, auquel j'avais fait naguère les honneurs du Musée Pasteur, voulut bien me téléphoner, un voyage l'empêchant de me recevoir.

Le retour eut lieu sur le « France », où le Docteur Vincelet avait eu l'amabilité de me recommander au médecin du bord, le Docteur Ozil, qui est l'un de nos membres.

Ce voyage, par tout ce que j'ai pu voir, a été particulièrement enrichissant mais surtout j'ai pu constater, avec émotion, que le légendaire accueil des Américains était encore plus chaleureux que ce que j'avais pu imaginer.

Denise WROTNOWSKA.

**Evelyn Saison. — Un pionnier de la chirurgie moderne : Desault.**

20 × 29 cm, 24 pages, planches hors texte. **Thèse de Paris**, 1970.

Ce travail commence par un court chapitre biographique où l'auteur rétablit, document en main, la véritable date de la naissance de Pierre-Joseph Desault, 1738 (et non 1744 comme l'indique le buste de l'ancienne Faculté de Médecine) et la

véritable orthographe de son nom qui a été quelquefois transcrit, même dans des actes officiels, Dusaut, De Sault ou Dessault, et quelquefois confondu avec le patronyme d'un médecin bordelais contemporain, Pierre Desault (1675-1737). Elle n'a pu savoir si Desault (qui signait souvent De Sault, avant la Révolution) avait été réellement anobli par Louis XVI (comme l'a prétendu son neveu) et avait eu des armoiries. Sur la vie de Desault pendant la Révolution, sur les rapports de Desault avec l'enfant du Temple (Louis XVII ou son sosie), elle se contente, prudemment, de citer les opinions des divers historiens ayant traité de cette énigme, sans prendre parti.

La carrière scientifique de Desault est simple. Professeur libre de 1766 à 1776, il connaît un succès énorme. En 1776, il est l'auteur de la première thèse soutenue dans le nouveau local de l'Académie de Chirurgie. Aussitôt commence son enseignement officiel à l'Ecole pratique et à l'Hospice des Ecoles de Chirurgie, dont il est le chirurgien major. Il devient ensuite chirurgien adjoint à la Charité (1782), conseiller perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie (1783), puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Dès 1786, il avait pris ses distances avec l'Académie de Chirurgie et avec les routines de l'Hôtel-Dieu, dans un conflit qui dura de 1787 à 1789. Il fut donc toujours un non conformiste sur le plan technique, mais son attitude était positive et il fut moins un contestataire qu'un réformateur de la chirurgie elle-même et de son enseignement.

Son programme pédagogique impose à l'étudiant un emploi du temps cohérent occupant la matinée et l'après-midi. Il est caractérisé par le mariage de l'anatomie, de la médecine opératoire et de la clinique. En réaction contre la *lectio* latine des Facultés de Médecine, son enseignement, donné en français, est essentiellement oral et pratique. Nous pouvons juger de l'anatomie par vingt-trois cahiers manuscrits rédigés à Paris, en 1780-81, par un étudiant breton, Louis-Marie Lavergne (1756-1831) et conservés par son descendant, le Dr Rouhault de la Vigne (de Rennes) qui les a aimablement communiqués à Mlle Saison. Leur texte reproduit presque toujours celui de H. Gavard, élève de Desault qui édita l'œtéologie, la syndesmologie, la myologie et la splanchnologie de son maître. La méthode d'exposition est très caractéristique ; elle est essentiellement descriptive.

Desault a créé la clinique chirurgicale française. Comme en anatomie, l'enseignement oral et pratique était prioritaire. Mais l'histoire des malades ne pouvant se transmettre oralement, il suscita la parution de recueils d'observations brièvement exposées et commentées. C'est dans ce but qu'il fonda le **Journal de Chirurgie**, très différent dans son esprit et dans sa forme, des **Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie** et de toutes les publications contemporaines. Il y faisait une part très large à ses élèves et même à des chirurgiens étrangers transformés en équipe rédactionnelle. Au lieu d'enseigner une science figée, l'équipe essayait de suivre les changements incessants de la science en marche. La chirurgie de Desault, enseignée d'une façon nouvelle est, elle-même, nouvelle, bien que le milieu septique de l'Hôtel-Dieu ait été peu favorable à la réussite des grandes opérations et l'ait obligé à abandonner la trépanation. Mlle Saison en retrace les principales caractéristiques.

Comme Dupuytren, Desault a fort peu publié par lui-même et a laissé le soin à ses élèves. Aussi faut-il louer Mlle Saison d'avoir dépouillé dans les « plumitifs » de l'**Académie Royale de Chirurgie** et d'avoir résumé tous les rapports faits par Desault au moment où il assistait régulièrement à ses séances.

Cette thèse consciencieuse montre que la bio-bibliographie de Desault n'est jamais complètement terminée et que, pour qui veut chercher, il y reste toujours quelque chose à dire sur ce grand sujet.

P. HUARD.